

La Parabole du Bièvre

Suzanne Husky

18-02 / 30-04-2023

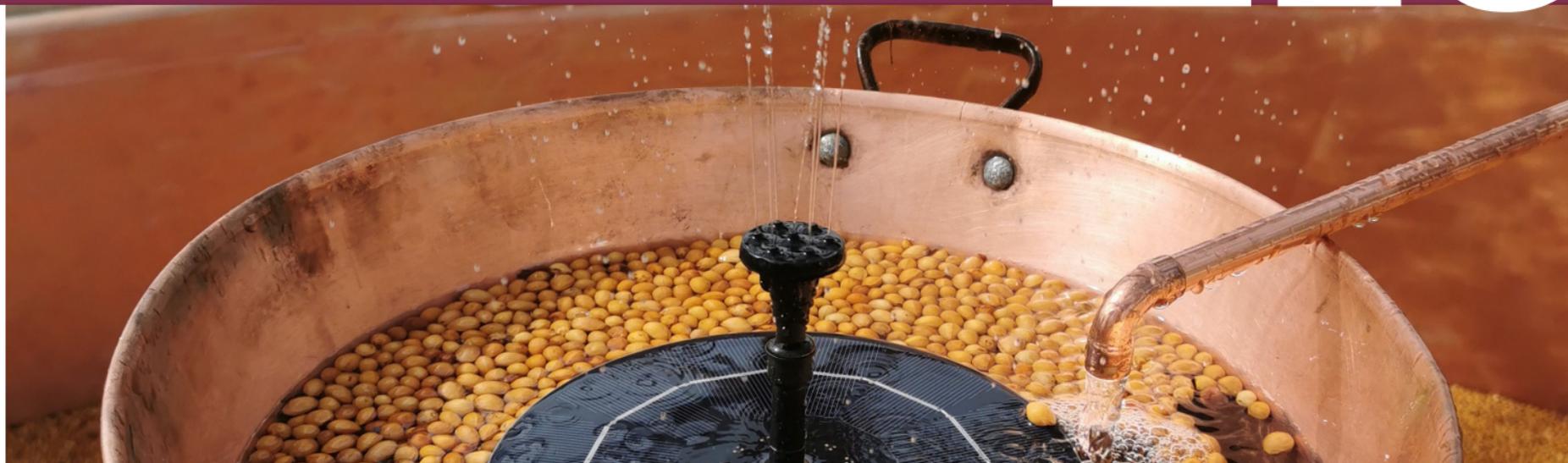
CAHIER 2023/01

Pas de cerise sans noyau

Ju Hyun Lee

19

Le





SUZANNE HUSKY, AQUARELLE, 2022.

La Parabole du Bièvre

SUZANNE HUSKY

Pas de cerise sans noyau

JU HYUN LEE

COMMISSARIAT ADELINE LÉPINE
18-02 / 30-04-2023 AU 19, CRAC

Les expositions *La Parabole du Bièvre* de Suzanne Husky et *Pas de cerise sans noyau* de Ju Hyun Lee rassemblent les recherches des deux artistes sur la relation spécifique qu'entretiennent certains êtres vivants avec leur milieu. Quoique les sujets dont elles traitent puissent apparaître très éloignés (une espèce sauvage chez Suzanne Husky, un savoir-faire agricole chez Ju Hyun Lee), les deux expositions se répondent. Chacune est le produit d'observations à la fois intuitives, poétiques et documentées de l'écosystème de

territoires bouleversés par l'action humaine. Elles présentent des œuvres qui travaillent à relier¹ et retranscrire les expériences des communautés (producteur·ice·s, agriculteur·ice·s, militant·e·s, chercheur·euse·s, artistes) qu'elles ont sollicitées. Ces communautés, comme les expositions, suscitent « une expérimentation collective, qui fait monter un pouvoir [collectif], qui produit du changement² ».

1- Le « travail qui relie » est une méthodologie visant à approfondir notre connexion au vivant et à la terre afin de contribuer à la préparation à l'effondrement et à la guérison. Elle a été développée au milieu des années 1980 par la militante écologiste, autrice et psychologue américaine Joanna Macy qui est connue pour son implication dans la conceptualisation de l'écopsychologie.

2- Extrait de *Starhawk, Femmes, magie et politique*, Les empêcheurs de tourner en rond, Paris, 2003, p.19 cité par Émilie Hache dans une démonstration rapprochant action politique et acte magique in *Eau et féminismes, petite histoire croisée de la domination des femmes et de la nature*, ouvrage collectif coordonné par Lia Marcondes, éditions La dispute, collection *Tout autour de l'eau*, Paris, 2011, p.130.



JU HYUN LEE, PROJET ORVSTAL KIRSCH, 2020-22.



SUZANNE HUSKY, LE SON D'UNE NOUVELLE CASCADE, FILM, 32 MIN, 2022.

Suzanne Husky

Suzanne Husky développe une pratique artistique qui interroge les formes de dominations sur le vivant. Elle considère son travail comme le lieu d'une possible propagande : y sont formulées des propositions alternatives afin d'« œuvrer avec » la terre, d'en tirer les enseignements et ainsi de restaurer nos environnements. Ses œuvres peuvent prendre la forme d'un sol régénéré, d'un-e jardin-forêt, d'une institution fictive (Le Nouveau Ministère de l'Agriculture avec Stéphanie Sagot), mais également d'un inventaire des savoirs de la terre présents dans les contes. Formée en paysagisme et en agroécologie, elle est sensible à la nécessité urgente de réviser en profondeur nos représentations de la nature et de la place de l'être humain en son sein alors que « tout brûle ». C'est en explorant les liens entre le folklore, l'artisanat et les rituels qu'elle a fait cette rencontre décisive avec le castor.

*La Parabole du Bièvre*¹ nous livre ainsi une réflexion intime à propos d'une coexistence

à réenvisager avec le castor hydrologue afin de réformer nos connaissances et nos systèmes de valeurs, de décoloniser notre rapport au sauvage. Plus concrètement, l'exposition replace au centre les enjeux pressants relatifs à la santé des cours d'eau et des zones humides en lien avec les problématiques climatiques actuelles. Partant du postulat² que le castor dispose de plusieurs millions d'années d'expérience en matière de réhydratation du paysage, elle rassemble plusieurs ensembles d'œuvres recourant à différents médiums de l'image (aquarelle, vidéo, logotype) et de l'objet (installation végétale, collecte de traces) qui servent la campagne de l'artiste. Celles-ci sont nourries des rencontres de Suzanne Husky alors qu'elle parcourait l'immense place que le castor a occupée dans notre imaginaire et nos paysages avant d'en être effacé... puis difficilement réintroduit.

La parabole est un court récit allégorique procédant selon un principe de comparaison et pouvant emprunter des éléments de la vie quotidienne afin d'illustrer un enseignement ou une morale. Ici, les leçons du Bièvre nous entraînent sur les chemins d'une archéologie

écoféministe. Elle nous invite à une relecture de l'histoire des marécages à travers la réintroduction de ce non-humain oublié de la discipline. Sont abordées également les méthodes scientifiques de restauration de cours d'eau et des zones humides dans le « Pacific Nord-Ouest » des États-Unis qui s'inspirent des barrages formidables réalisés dans la perspective d'appeler un retour du castor. En fin de parcours, elles nous mènent vers les récits de la vie d'une naturaliste singulière au plus près de ce peuple, immergée dans son rythme saisonnier, à la redécouverte du marais dans son état premier, loin de la perception négative manufacturée qui condamne encore aujourd'hui nos zones humides.

« Je rédige ceci à l'encre bleue, de manière à me souvenir que tous les mots, et non pas juste certains, sont écrits sur l'eau. »³

L'exposition de Suzanne Husky est co-produite avec le CAP de Saint-Fons et le programme Veduta de la Biennale d'art contemporain de Lyon.

1- Le titre de l'exposition est une référence aux deux ouvrages de l'autrice américaine Octavia E. Butler (1947-2006) : *La parabole du semeur* (1993) et *La parabole des talents* (1998). Le premier s'ouvre à Los Angeles en 2024. Le réchauffement climatique a entraîné la sécheresse et la montée des eaux de la mer. L'eau douce est rare, aussi précieuse que l'argent. Les incendies sont fréquents. Celles et ceux qui le peuvent vivent dans des enclaves fortifiées d'où sont repoussés les sans-abris. L'héroïne, Lauren Oya Olamina, se prépare à survivre au futur en se replongeant notamment dans le savoir ancestrale lié aux plantes des Amérindiens. La suite, qui débute en 2032, met en scène la fille de Lauren, dans un monde de violence porté par un nouveau candidat à la présidence souhaitant « rendre l'Amérique grande à nouveau » ...

Bièvre est un synonyme de Castor.

2- Confirmé par le rapport du GIEC (Groupe d'experts intergouvernemental sur l'évolution du climat) de 2022 préconisant la collaboration avec les castors comme l'une des solutions face au réchauffement climatique. En effet, les castors sont créateurs d'écosystèmes qui régulent les excès des pollutions, restaurent les ripisylves et accroissent la végétation ainsi que la biodiversité. Ainsi, ils contribuent à diminuer l'importance des crues meurtrières, à soutenir les niveaux d'étiage estivaux et également enrayer les risques d'incendies.

https://www.sauvonsleau.fr/jcms/e_27984/castor--un-plan-d-action-nord-americain-pour-le-climat-en-eau-douce

3- Maggie Nelson, *Bleuets*, Éditions du Seuil sous la marque Éditions du sous-sol, Collection « Feuilleton Non-Fiction », traduction française 2019.



Entretien avec Suzanne Husky

Adeline Lépine : Lorsque nous travaillions ensemble avec Alessandra Prandin au CAP Saint-Fons il y a quelques mois autour d'un premier chapitre de cette exposition¹, tu nous confiais que tu considères que tes œuvres, rassemblées dans un espace d'exposition, doivent servir de levier à une propagande – ici, en l'occurrence, celle du castor. Pourrais-tu nous parler de cette posture et peut être également la distinguer de la notion de militantisme qui t'est parfois attribuée mais que tu ne considères pas tout à fait juste au regard de tes propres interventions et productions artistiques ?

Suzanne Husky : Nos mondes sont construits d'histoires, celles des dominants que nous connaissons par cœur (récits de domination, de corruption, de pollution, de mort) prennent une place immense dans nos imaginaires. Pour moi l'art est un lieu pour partager d'autres récits plus fragiles, mais

des récits peut être bien plus importants. Ici ce qui me tient à cœur est de faire revenir le castor dans mon sud-ouest natal. Mais pour que le castor (qui a certainement disparu depuis 5 ou 6 siècles) soit de retour, il faut d'abord qu'on se souvienne de lui, qu'on se souvienne de notre cours d'eau-même, le Beuve, qui veut dire « castor ». Comment aider une espèce endémique à revenir avec de l'art ? L'imaginaire est bel et bien du ressort des artistes selon moi. « Ce à quoi on prête attention grandit ».

Un des films réalisés pour ces expositions est un film sur une naturaliste tout à fait singulière, Patti Smith, qui a décidé de voir si elle pouvait développer des relations avec les castors. Très rapidement ils sont venus vers elle et dans le film Patti nous présente certains de ses amis castors. Ce film parle, à mon sens, à notre cœur et à notre mémoire ancestrale. Nous avons vécu des milliers d'années tout proche de cette espèce et de ses prodigieux marais. Quand on entend la voix du castor – appeler par certains peuples amérindiens « petit frère qui parle » – il y a une très étrange familiarité. Le castor revient dans



SUZANNE HUSKY, LE SON D'UNE NOUVELLE CASCADE, FILM, 32 MIN, 2022.

notre imaginaire comme une évidence quand on voit ce lien entre Patti et eux.

Lors de l'exposition au CAP Saint-Fons, pour moi, le grand succès de cette expérience a résidé dans les sorties « pistage » qui ont été organisées pour les enfants de la ville, qui est une commune victime de racisme environnemental depuis plusieurs générations maintenant. Ces enfants qui sont exposés à une pollution folle et à une culture dominante que je qualifierai de misogynne, au regard de ma propre expérience de l'espace public, ont entrevu un lien possible avec une créature extraordinaire qui vit tout proche ! Il y a eu plein d'étoiles dans les yeux de ces enfants !

AL : Tu as souhaité donner pour titre à cette nouvelle occurrence d'une exposition à propos de cette recherche spécifique que tu mènes autour du castor, *La Parole du Bièvre*, qui est aussi une référence à l'autrice américaine Octavia E. Butler.

Dans son cycle composé de *La Parole du Semeur* et de *La Parole des Talents*, elle raconte les États-Unis à la suite du

réchauffement climatique à Los Angeles en 2024 (l'année prochaine donc) et poursuit avec le même pays en 2032 à travers les histoires personnelles d'une mère et d'une fille. L'héroïne Lauren Oya Olamina survit grâce à son apprentissage de savoirs ancestraux Amérindiens liés aux plantes dans le premier ouvrage. Sa fille, Asha, créatrice de jeux vidéo, cherche sa trace dans le second. Elle remonte pour cela le fil du journal de Lauren. Celui-ci établit les bases de la Bible humaniste et pacifiste, *Semence de la Terre*, dont Lauren est l'autrice et qui réunit à sa suite une communauté de résistance face au christianisme fondamentaliste, au retour de l'esclavagisme, l'ostracisation des classes sociales les plus pauvres, etc. Les membres de la communauté sont hyper-empathiques et souhaitent avant tout « réensemencer la vie ». Tu me disais dans un courriel que tu pensais souvent à Octavia E. Butler bien qu'elle ait oublié le

¹ *Les leçons des peuples des marécages*, CAP Saint-Fons du 10 septembre au 5 novembre 2022, co-produite avec le programme Veduta de la Biennale d'art contemporain de Lyon.

castor dans cette possibilité de restaurer la vie. Peux-tu nous parler de l'histoire du castor dans sa géographie européenne et américaine ?

SH : Le titre *La Parabole du Bièvre* – bièvre est un autre ancien mot pour castor – est une manière d'annoncer le fait que nous allons apprendre du castor dans cette exposition, et qu'il y a un composant spirituel à cette leçon. Il est un enseignant pour l'humain depuis des temps immémoriaux, autant en hydrologie qu'en géo-ingénierie : il nous a appris à faire des barrages, des mottes castrales, des trognes, des systèmes d'irrigation, mais aussi spirituellement à amener l'eau, amener la vie, et œuvrer sans relâche pour les autres. Il enseigne le don de soi au commun. Bien avant le Christianisme, et ses paraboles, nous avons ici en France la déesse Bibracte (de *beaver*, *beber*, soit de *castor*), et un dieu, le roi Bebryx. Nos ancêtres ont su l'importance du castor et l'ont honoré.

Je pense très souvent à *La Parabole du Semeur* de Butler. En vivant en Californie du nord – où se passe le livre – force est de constater que

2-Pandora Thomas est une enseignante et militante dans les domaines de la permaculture et de l'environnement. Intervenant dans le monde entier, elle mène aux Etats-Unis plusieurs programmes : *Pathways to Resilience*, *EARTHseed* et le *Black Permaculture Network*.

3-Nom de la religion inventé par le personnage Lauren Oya Olamina dans les ouvrages d'Octavia E. Butler précités, *EARTHseed* est également celui d'un lieu de « réappropriation de la relation à la Terre et d'apprentissage de la permaculture afro-indigène ». Dirigée et gérée par des personnes noires, l'*EARTHseed Permaculture Center and Farm* est une ferme et un centre de retraite et d'éducation basée dans le comté de Sonoma aux États-Unis et créée par Pandora Thomas.

4-Adrienne Maree Brown est une autrice, militante, animatrice de podcasts et doula. De 2006 à 2010, elle a été la directrice exécutive de la Ruckus Society. Elle a également cofondé et dirigé la United States League of Young Voters. Elle s'attache aux notions de postnationalisme et de féminisme noir. Elle soutient également, entre autres, les mouvements *Black Lives Matter* et d'abolition des prisons aux Etats-Unis. Une grande partie de son travail d'écrivain s'inspire des écrits d'Octavia E. Butler.

5-Où atterrir ? – comment s'orienter en politique – est un essai de 2017 (Éditions La Découverte) de Bruno Latour (1947-2022), sociologue, anthropologue, théologien et philosophe des sciences français. En septembre 2007, il devient directeur scientifique et directeur adjoint de Sciences-Po

les feux sont devenus méga feux, qu'ils sont très souvent criminels, comme dans le livre, et que l'on a vécu le « Make America Great » (lui aussi annoncé dans le livre). Les migrants climatiques vont vers le nord – qui désormais brûle autant, la montée de l'état carcéral est une évidence, l'aliénation à la terre est presque complète tant elle est désormais financièrement inaccessible. Bref la fiction d'Octavia est une réalité à plein d'égards. Dans la réalité, la permacultrice afro-américaine Pandora Thomas² a fondé *EARTHseed*³ (comme dans le livre), un lieu de vie et une oasis permacole au Nord de la baie de San Francisco, et des coopératives très fragiles s'y organisent. Il y a également Adrienne Marée Brown⁴, une penseuse extraordinaire qui se réclame d'Octavia qui est une guide spirituelle importante dans ce méandre... peut-être un miroir féminin du *Où atterrir* ?⁵ de Bruno Latour.

Mais ! Viennent s'opposer en force à cette réalité sombre, les charismatiques *Beaver Believers*. Ils sont éco-hydrologues, biologistes, psychologues, coiffeuses, des peuples premiers, peu importe ! Une fois que l'on a le

puis participe à la création du laboratoire de recherche interdisciplinaire médialab dont il deviendra professeur émérite à sa retraite. En 2010, il initie, au sein de Sciences-Po, le programme d'expérimentation en arts et politique (SPEAP). Connue pour ses travaux en sociologie des sciences, il a mené de nombreuses enquêtes de terrain pour observer les chercheurs au travail et décortiquer la recherche scientifique sous l'angle de la construction sociale. La pensée de Bruno Latour n'a cessé de gagner en influence notamment à partir du début des années 2000. Sa notoriété est particulièrement conséquente dans le monde académique anglophone. Dans cet essai, il tend à rapprocher trois « phénomènes » du début des années 90 et d'en titrer « l'énergie politique » : la dérégulation, l'accroissement des inégalités et la mutation climatique. Pour l'auteur, il s'agit de symptômes d'une même situation historique, celle du moment de réalisation des classes dirigeantes que la terre est désormais trop petite pour l'humanité et les autres formes de vivants. Bruno Latour a décrit à la fin de sa carrière un régime climatique convoquant d'autres politiques afin de réduire les déséquilibres de Gaïa (terme employé par l'auteur) par la mise en place d'alternatives théoriques constructives.

6-Groupe d'experts intergouvernemental sur l'évolution du climat des Nations unies.

7-Ouvrage collectif sous la direction de Lia Marcondes, *Eau et féminismes : Petite histoire croisée de la domination des femmes et de la nature*, Edition La Dispute, collection « Tout autour de l'eau », 2010.

Beaver Bug on devient innarrêtable. Ils remettent cet animal à sa place historique. Et avec le peuple des castors c'est bien entendu de l'eau dont il est question. Un immense travail de régénération de cours d'eau, de marais, de zones humides et de collaboration avec le castor est en place depuis au moins 10 ans. À l'Ouest du 100^{ème} méridien, où il ne pleut pas, faire revenir le castor pour hydrater les terres est « le plan d'action climatique » selon des scientifiques cités dans le rapport du GIEC⁶ de 2022. Et c'est une course contre la montre dans un contexte qui se réchauffe.

Il faut comprendre que dans l'hémisphère nord, un cours d'eau naturel est une succession de barrages de castors. Alors *La Parabole du Bièvre*, c'est revenir à une sagesse ancestrale, celle du souvenir que le castor amène l'eau et que l'eau, c'est la vie.

AL : À propos de tes sujets de recherches de préférences, de tes œuvres et de ta posture d'artiste sont souvent mentionnées les notions d'éco féminisme, de féminisme et d'écologie – sujets que l'on retrouve dans les ouvrages d'Octavia E. Butler (mêlés aux problématiques

raciales et sociales). Tu m'as conseillé également la lecture de l'ouvrage *Eau et Féminisme*⁷. L'introduction porte sur les formes d'oppression qui scellent le destin des femmes à celui de la terre, de ses ressources (dont l'eau) et des espèces animales. Y a-t-il selon toi des manières propres à l'écoféminisme de faire propagande ? Et comment ces façons de regarder et d'être au monde irriguent effectivement (ou non) ton travail ?

SH : Imaginer un monde où l'on laisse la place aux autres espèces est absolument une histoire de décolonisation, de genre, d'extractivisme. Bibracte était une déesse, mais, là où elle était honorée sur le mont Beuvron (qui veut aussi dire castor) s'érige désormais un musée en béton et verre, style bunker, qui met en valeur le quotidien des Gaulois. Imaginons qu'à la place de celui-ci, le lieu ait été réinventé comme un site où l'on honore les sources, Gaïa, les castors, plutôt que d'éliminer totalement sa féminité ? Où en serions-nous culturellement ? Il y a malgré tout une bassine romaine pierrée en forme de vulve

alignée avec les solstices. Le nom du lieu fait référence à une déesse castor sur un mont extraordinairement abondant en sources. Mais il semblerait que « les preuves scientifiques sont insuffisantes »... alors on se cantonne à imaginer le labeur agricole gaulois.

L'histoire du castor est l'histoire de la colonisation. Le castor a créé les terres des vallées les plus fertiles, en les aggradant en matière organique et sédiments pendant des millénaires. Dès le début de l'agriculture, on saisit leurs lieux de vie. Les millions de castors tués sur le continent Américain pour la mode des chapeaux l'ont été par des hommes. Les terres saisies (par les hommes blancs) ont été asséchées (par des canaux creusés par des esclaves noirs) pour une agriculture extractiviste : écocide complet. Les villes de New York et Montréal ont été construites sur les fortunes générées par la production et le commerce de la fourrure.

Redonner de la place dans nos vallées à celui qui sait réhydrater les sols est politique. Mais nos terres sont sous l'occupation de politiques agricoles prédatrices. Il est aujourd'hui légal de détruire la terre et illégal de la protéger.

Pour moi Patti Smith est un peu une Ursula K. Le Guin⁸ du naturalisme. Elle va à la rencontre d'une autre espèce, sans fusil, sans intention de les détruire, de les voler, de les poster sur Instagram, mais uniquement pour les rencontrer. Et c'est immensément émouvant tant nous sommes incapables en général de développer des relations sur le temps long avec des voisins sauvages. Dans le film je ne peux pas montrer tout ce que j'entends chez Patti, mais être l'allié des animaux sauvages demande une myriade de stratégies. De la même manière, c'est une archéologue femme, Bryony Coles, qui a fait évoluer la conversation à propos de l'archéologie des marais en faisant remarquer que la discipline se pratiquait en oubliant un des habitants très importants des marais, le castor, qui coupait du bois, créait des ponts, des barrages dont les humains se servaient tout le temps. Hollywood n'a pas encore fait une fiction futuriste écoféministe où l'on régénère la terre et où l'on brise le mauvais sort.

AL : Tu es allée souvent puiser du côté des contes et légendes Médiévales en Europe ou de celles des Amérindiens.



aux États-Unis. Tu as aussi créé un podcast, les *Contes de la Mère l'Oye* qui sont un vecteur de transmission de connaissances et de savoirs. Peux-tu nous parler de la transmission dans ton travail ? Et peut-être aussi de cette double géographie entre laquelle tu circules en permanence pour des raisons personnelles, mais sans doute aussi en lien avec tes objectifs de contribuer à une décolonisation des esprits et des actes ?

SH : Dans cette recherche sur les contes pour laquelle des invités – médiévistes, agronomes, journalistes, écoféministes – m'aident à faire une recherche plurielle, nous nous interrogeons : quels savoirs de la terre sont cachés dans les contes ? Quels vestiges culturels peut-on ressentir ? C'est en essayant de croiser contes et agroécologie que je suis tombée sur le castor. Dans les contes Amérindiens, il est créateur d'îles et de lacs. Il se met en colère contre Nanabozho de l'avoir rétréci et continue à faire des ouvrages gigantesques. Castor Amik est un personnage important et incontournable. En

Europe, nous avons un seul conte clairement à propos du castor : des chasseurs poursuivent un castor, qui s'auto-castre et envoie ses testicules aux chasseurs. Mais il survit. La vérité est que certaines histoires de chimères, de sirènes, ou de monstres palmés comme le Loch Ness, sont peut-être déjà des déformations du souvenir d'une espèce disparue hybride étrange qui vivait dans les marais. Dans ce conte français, la lecture simple nous laisserait penser que pour survivre, le castor donne son précieux castoréum⁹ utilisé depuis

⁸Ursula Kroeber Le Guin (1929 - 2018) est une autrice américaine connue principalement pour ses œuvres de fiction spéculative, notamment ses cycles de science-fiction se déroulant dans son univers Hainien ou le cycle de Fantasy Earthsea. Prolifique, elle a écrit environ une vingtaine de romans et une centaine de nouvelles. Elle a également pratiqué la poésie, la critique littéraire ainsi que la traduction ; et écrit des livres pour enfants. Ursula K. Le Guin est la première autrice de science-fiction à être récompensée doublement par les prestigieux prix Hugo et Nebula en 1969 pour son roman *La main gauche de la nuit*. L'anthropologie culturelle, le taoïsme, le jungisme ou encore le féminisme, sont des sources importantes de ses fictions. Les thèmes sociaux et politiques, notamment la race, le genre, la sexualité, le rapport à la terre et aux autres formes de vivants, ainsi que le passage à l'âge adulte, occupent une place importante dans ses écrits.

des temps immémoriaux pour soigner tout et son contraire selon les époques. Mais, aucun castor ne s'est jamais castré pour échapper à la mort.

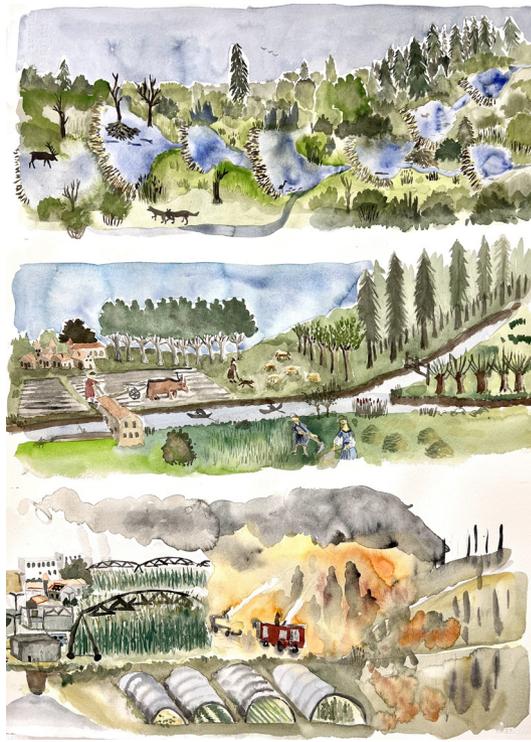
Cependant.

Brandon Maka'awa'awa, Vice Président de la nation indépendante d'Hawaï a raconté une histoire lors du sommet de la Water Permaculture en 2022 (l'hydrologie régénérative devient un aspect important de la permaculture et sera incontournable dans les années à venir). Il y explique l'équilibre très fragile d'Hawaï avant la colonisation : toutes les cultures devaient être organisées entre les sources et les océans et il était nécessaire de redistribuer l'eau douce le plus largement possible pour faire pousser les plantes et permettre leur survie. Dans ce système, explique-t-il encore, si quelqu'un vient briser cet équilibre précaire et met à mal les récoltes, il faut alors réagir, l'isoler et parfois le sacrifier. C'est une question de survie.

Maintenant, revenons à notre conte occidental sur les castors, et regardons par-delà

l'aspect écocidaire de la chasse et de la destruction de celui qui incarnait la déesse de l'eau et créait le marais et l'abondance de vie qui en émerge. Et si, dans des temps lointains, pour survivre, comme le castor de notre conte, pour que la collectivité survive, nous aurions dû castrer ceux qui déséquilibraient nos fragiles ressources ? Et si l'art de la castration, que nous pratiquons avec merveille depuis des millénaires sur nos troupeaux, était pratiqué sur les humains qui déstabilisent les liens avec les nations animales et la terre pour survivre ? Et si ce conte très étrange en était un vestige ? Celui qui tue l'être qui amène l'eau et la vie, serait castré pour que la collectivité survive.

Évidemment, écrire ceci dans un monde où l'on célèbre les hommes les plus destructeurs de la terre et où l'on castré tous les animaux domestiques ou d'élevage sans controverse doit s'apparenter à de la violence. Mais l'idée de gérer ceux qui sont écocidares n'est même pas un sujet de conversation. En revanche, emprisonner les « écoterroristes » l'est.



SUZANNE HUSKY, D'UN MON HUMIDE À UN MONDE QUI BRÛLE, 2022.

AL : Peux-tu nous raconter cette exposition au travers de quelques œuvres qui te semblent clés pour suivre ton cheminement à l'affût du castor et de sa parabole ?

SH : Si quelqu'un souhaite encore me suivre après cette lecture, il y a quelques éléments qui me semblent bien importants dans cette expo :

1- Le film sur les constructeurs de barrages transitoires qui imitent le castor aux États-Unis. Ils jettent des arbres dans les cours d'eau pour les soigner et ça, ça fait du bien ! Particulièrement en France où l'on a une culture du propre autour de la rivière et où l'on retire ce qui ralentit l'eau.

2- Le film sur Patti : Patti soigne les bébés animaux dont les parents se font écraser ou tuer par des chats. Patti c'est une sorte de force du soin, ce sont des centaines d'écureuils, de marmottes, de putois, de porcs-épics qui viennent chez elles jusqu'à ce qu'elles soient prêtes à vivre seules.

3- Nous brodons des T-shirts usés avec des

logos pro-castors (anti mégabassines) avec une esthétique clairement féminine.

4- Une petite écofiction à l'aquarelle lors de laquelle, à la suite des feux, les élus décident d'écouter les scientifiques du rapport du GIEC et d'œuvrer (ce mot est déjà récupéré dans les éléments de langage du ministère de l'Agriculture et de la souveraineté alimentaire - grrrr) avec le peuple des castors !

9- Le castoréum est une substance provenant de deux glandes du castor. Grasse et huileuse, elle permet à l'animal de protéger son poil et de l'imperméabiliser. Pour recueillir le castoréum il est nécessaire de tuer l'animal. Les sécrétions de castoréum ont été employées par les Humains à des fins diverses comme le traitement des céphalées. Son odeur particulière a également rencontré un vif succès en parfumerie et dans la composition des arômes artificiels de vanille.

Ju Hyun Lee

À l'étage du centre d'art, Ju Hyun Lee fait appel à la sagesse populaire avec son titre proverbial, *Pas de cerise sans noyau*, qui convoque le processus de production du Kirsch de Fougerolles dans son ensemble, au-delà du fruit : à partir de la graine et en lien direct avec le sol et son environnement. Attachée tout particulièrement aux plantes, l'artiste privilégie depuis plusieurs années les projets au long cours lui permettant de développer des processus artistiques partagés. Ainsi, elle invite des participant-e-s à prendre part à la réalisation et l'entretien de sculptures, d'installations, d'expériences esthétiques et culinaires en lien avec les cycles de la nature. Diplômée en management de technologie en Corée du Sud, d'où elle est originaire, Ju Hyun Lee a ensuite étudié les arts visuels à l'ENSBA de Lyon puis complété sa pratique plastique par un brevet professionnel de maraîchage biologique en 2019 en Bourgogne-Franche-Comté où elle réside.

C'est dans cette même région, à Fougerolles, qu'elle a conçu le projet pluridisciplinaire

Crystal Kirsch entre 2020 et 2022, mené au rythme de la production locale de la fameuse eau-de-vie et de certaines de ses réalités économiques, techniques, sociales et symboliques. Le titre de l'exposition, *Pas de cerise sans noyau*, est également celui d'une œuvre vidéo réalisée avec l'artiste anglais Sol Archer au fil des saisons de la culture des cerises : l'été pour la récolte, l'hiver pour la distillation et le printemps pour la floraison. Celle-ci rend compte du cycle végétal et du travail des agriculteur-ices : de l'arbre, à la fleur, au noyau, et au fruit, un cycle malheureusement aujourd'hui déstabilisé. Le Kirsch AOC de Fougerolles se distingue par son arôme à la note subtile d'amande, graine molle qui réside à l'intérieur du noyau. Ce dernier constitue ainsi l'élément incontournable de ce récit : organe reproducteur garant du cycle de vie et, par extension, de la continuité de la production des cerises et de l'eau-de-vie, il est également l'élément que l'on retire de l'alambic² à l'issue de la distillation de l'*Aqua vitae* (eau-de-vie), élixir d'immortalité. Dans l'installation de Ju Hyun Lee conçue pour le 19, Crac, de multiples noyaux en recherche d'un terrain fertile se mêlent à la couleur bleue. Indissociable

pour l'artiste de son expérience à Fougerolles, cette couleur évoque tout autant les variétés de cerises « noires »³ arrivées à pleine maturité que les paumes des bouilleurs de cru en résistance durablement teintées de leurs marques violacées, ou encore que les mystérieux cristaux contenus dans les âmes⁴ curatives de l'opération alchimique⁵.

L'exposition de Ju Hyun Lee est une proposition artistique inspirée par la résidence *Crystal Kirsch*, projet de l'artiste et du Laboratoire de fermentation alimentaire et sociale dans le cadre de la nouvelle résidence du Parc naturel régional des Ballons des Vosges « Artistes et Territoire ».

L'exposition *Pas de cerise sans noyau* est soutenue par les Grandes Distilleries Peureux de Fougerolles.

1- « Le changement climatique et l'augmentation des températures hivernales engendrent un développement de la végétation de plus en plus précoce en fin d'hiver. Ce phénomène expose les cultures à des risques accrus de dégâts dus au gel » (extrait de l'article de l'entreprise ITK « Le paradoxe : le changement climatique accroît les risques de dégâts liés au gel sur vignes et vergers ! » publié le 23 mars 2020 sur le site internet : <https://labs.itk.fr/>). Les cerisiers de Fougerolles sont impactés par cette situation depuis plusieurs années déjà.

2- Le premier alambic, le *tribicos* est attribué à Marie la Juive, une femme alchimiste du 1^{er} siècle avant J.-C. Il employait également le système de cuisson utilisé aujourd'hui au sein des distilleries artisanales de Fougerolles : le bain-marie. C'est ensuite à Cléopâtre, l'Alchimiste, que l'on doit la seconde représentation connue d'un alambic : la *chrysopée*. Alors que les femmes sont les grandes absentes de l'histoire de l'Alchimie, il est traditionnellement considéré que Marie et Cléopâtre ont contribué à instaurer ses fondations. En effet, l'alambic convoque les savoir-faire dits « féminins » de la cuisine et contribue à la conception, métaphore de l'œuvre alchimique.

3- comme la Béchat, appelée également Griotte noire des Vosges.

4- « Nom donné à Fougerolles aux produits de tête de la distillation. Autrefois utilisées à des fins thérapeutiques » in Claudie Voisenat, *Distiller à Fougerolles*, Éditions Cêtre, Collection *patrimoine ethnologique*, Besançon, 1991. p.95 Les âmes sont un liquide bleu qui coule au début de la distillation. Elles contiennent du cuivre cristallisé issu de la technique artisanale de distillation à l'alambic en cuivre. À la suite des âmes coule l'eau-de-vie transparente appelée le « corps ».

5- « La désignation *Crystal Kirsch* représente toute cette alchimie qui permet de passer de ce fruit rouge, presque bleu marine parfois, à ce liquide magique, incolore et cristallin, qu'est le kirsch [qui, lorsque l'on utilise] l'alambic pour la distillation artisanale, [produit des] âmes qui contiennent un peu de cristaux qui donnent une couleur bleue mystérieuse. » Citation de Ju Hyun Lee sur le site internet du projet : <https://crystallkirsch.com/>.

PERFORMANCE CULINAIRE, 2020.



Entretien avec Ju Hyun Lee

Adeline Lépine : Le titre de l'exposition, *Pas de cerise sans noyau*, est également celui d'une œuvre-vidéo réalisée en collaboration avec l'artiste anglais Sol Archer. Elle documente les rencontres, recherches et actions que tu as réalisées lors de ta résidence à Fougerolles. Peux-tu nous raconter les tenants et aboutissants de cette expérience ?

Ju Hyun Lee : Quand j'avais imaginé au début le projet *Crystal Kirsch*, je souhaitais explorer les diverses matières autour de la production du Kirsch en suivant les quatre saisons des fleurs, des fruits et des noyaux. Chaque saison est accompagnée par différents savoir-faire : entretien du pré-verger, récolte à la secoueuse, fermentation, distillation. Cela impliquait nécessairement de rencontrer les habitant-e-s du territoire. Avec Simon Arapapakis, nous avons construit un dôme géodésique transparent pour créer un espace/atelier mobile mais le Covid est arrivé pile à ce moment-là. J'ai dû chercher sans cesse de



nouvelles formes d'adaptation pour continuer le projet même si le volet public est devenu de plus en plus incertain. Je me suis dirigée vers les producteur-ice-s par la suite. J'étais déjà amie de la famille Bernard Oudot, le fondateur du premier regroupement des producteurs de Kirsch. C'était une porte d'entrée pour moi afin de rencontrer d'autres bouilleurs de cru de Fougerolles. Lorsque j'ai eu un souci avec mon titre de séjour, il m'a même embauchée comme vendeuse le week-end à la Ferme Chassard qui vend des produits du terroir dont l'eau-de-vie. Je me souviens de cet hiver-là où il neigeait souvent. Je balayais devant la boutique, sortais le tonneau de décoration et les fausses bouteilles de Kirsch. J'allumais le feu et collais les étiquettes avec de la colle à papier-peint et un petit pinceau en attendant les client-e-s. Quand sa femme Bernadette est décédée, j'ai été touchée par la grande tristesse des gens ; tout comme j'ai ressenti le courage et le bonheur qui s'installait petit à petit dans une autre famille, celle de Patricia et son fils Pascal, à travers la naissance d'un nouveau-né et le succès rencontré par leur travail. J'ai également été témoin de leur peine en début de saison, certainement liée au décès

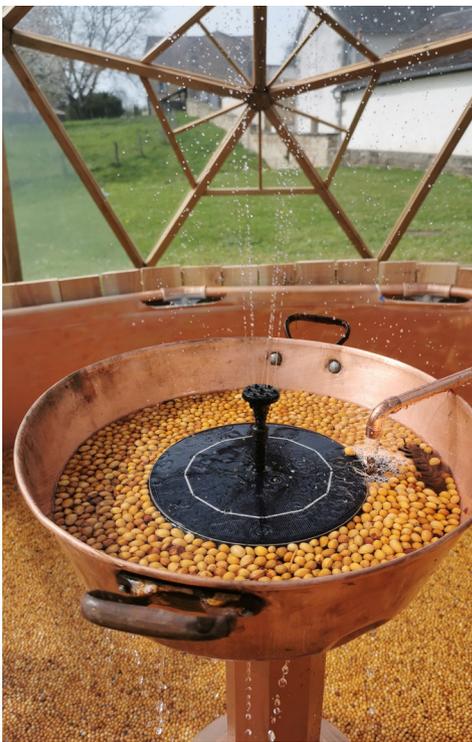
précoce de leur père.

En d'autres termes, ce que *Crystal Kirsch* a permis est non seulement une immersion dans la production de l'eau-de-vie, mais aussi dans les vies des gens qui la produisent. Le film n'était pas prévu au départ mais comme le volet public de la résidence était quasiment impossible, j'ai pensé qu'il serait important d'enregistrer et partager ce que j'y ai vu et ressenti. Sol Archer, artiste rencontré pendant ma résidence à Jan Van Eyck Academie, a apporté son regard émerveillé et créé une beauté calme qui irrigue l'ensemble des images. Il y interprète pertinemment mes textes à travers ses propres choix de montage et de séquences. C'était finalement un travail énorme d'échanges et nous sommes content-e-s du résultat.

AL : *Pas de cerise sans noyau* évoque un proverbe ou un dicton, mais résume également parfaitement le cycle des cerises et par extension celui de la production de l'eau-de-vie. Pourquoi as-tu choisi ce titre pour l'exposition et quelles sont les raisons qui t'ont poussée à recentrer ta résidence, puis les œuvres ici au 19, Crac autour du noyau de cerise ?

JHL : Pour celles et ceux qui sèment et cultivent, les graines ne sont pas simplement un morceau que l'on jette après avoir dégusté le fruit. C'est au contraire le début de tout et un tout. Un tout endormi dans ce micro espace/univers qui accumule les informations génétiques des générations précédentes. Il n'y a rien de plus émouvant qu'un germe qui finit par sortir de cette dormance.

Entre juillet et août, en fonction des variétés de cerisiers, tout le monde à Fougerolles mange abondamment les cerises : on fait des tartes, de la confiture, et on congèle le surplus. Sans compter les vergers des producteur-ice-s, les habitant-e-s ont aussi des cerisiers autour de leur maison. Le volume du noyau constitue entre 15 et 20% du fruit. Mais, alors que les noyaux s'épandaient au sol au fur et à mesure de la consommation des cerises, j'ai visualisé une quantité massive (mais invisible, couverte par la terre, l'herbe) qui couvre le territoire tout entier. J'aurais aimé construire une bouillotte géante ou un jacuzzi avec ces noyaux-là. J'ai alors lancé une collecte et les journaux locaux ont relayé l'appel à participation. On a disposé dix boîtes de collecte au sein du territoire du



Kirsch qui est un peu étendu que la seule ville de Fougerolles. Cet été-là, il faisait très chaud. Je travaillais dans une ferme bio la journée et le soir je récupérais les noyaux. Je les nettoyais ensuite dans une piscine gonflable avec un Kärcher. Les noyaux léchés et crachés attiraient évidemment beaucoup les mouches. C'était un travail minutieux et énorme. On m'a dit d'ailleurs que je travaillais comme une folle pour faire finalement des trucs complètement dingues aussi.

L'eau-de-vie est une jolie appellation, composée de deux mots qui sont essentiels. L'art de la distillation est basé sur le mystère de l'alambic qui transforme les efforts de l'Homme et de la nature en quelques gouttes vertueuses et enivrantes hyper concentrées en goût et en parfum. Je pense qu'à l'époque, j'étais moi-même dans une sorte d'alambic. La résidence est arrivée juste après la séparation avec mon binôme artistique et j'avais peut-être besoin de ramasser tous les micro-espoirs logés dans ces noyaux-là. Être entourée, plongée par cette immense quantité de noyaux, m'a redonné de la force pour la suite. Pour l'exposition au 19, Crac, je mets en scène les noyaux à travers une installation qui reflète

mon état d'esprit du moment. Les noyaux semblent procéder en une ascension (soit aller du sol vers le plafond), comme si l'eau que l'on évacue après la distillation de l'alambic (et qui contient les noyaux) coulait en sens inverse, vers le ciel. Elle conserve également sa couleur bleu violacé issue de la cerise noire. Il s'agit d'une sorte de résurrection des noyaux qui, tous ensemble, évoquent ainsi les micro-débuts de la vie.

AL : De manière générale tes propositions artistiques constituent des processus qui prennent souvent appui sur le végétal et le rythme des saisons. Tu as par ailleurs fait le choix de te former au maraîchage. Quels sont les liens que tu tisses entre la pratique artistique et le cycle du vivant ? Comment souhaites-tu les traduire plastiquement et les partager ?

JHL : J'ai grandi sur le béton car j'ai vécu principalement dans des grandes villes. Aussi la question du végétal ne faisait pas partie de mes préoccupations en sortant de l'école d'art. Je me souviens même encore combien j'étais gênée que la terre noire colle aux doigts

de pieds dans les tongs, même si j'adorais manger les raisins dans la cour de ma grand-mère qui vivait à la campagne. Ma première expérience en milieu rural (2016-2019) a totalement changé cette vision. Là, j'ai rencontré Gudrun, une dame allemande d'une soixantaine d'années avec qui j'ai partagé beaucoup de pratiques culturelles et culinaires. Il s'agissait d'une voisine à la fois un peu punk et baba cool qui m'a amenée un jour un panier en osier rempli des patates et haricots violets de son jardin. La couleur, le goût et le rapport à la terre de ces légumes m'ont fait prendre conscience qu'il n'y avait sans doute rien d'équivalent pour apprécier la vie. On est devenu amies et tout a commencé par là.

Ensuite, en tant que membre du duo KVM avec Ludovic Burel, nous avons mené en 2018 une ambitieuse expérience végétale au Frac Grand Large - Hauts-de-France incluant des tables de cultures de 175 variétés de piments ainsi que des grands bacs de tubercules et des objets de collection de design mis en scène. Pendant un an de travail, incluant neuf mois d'exposition du printemps à l'hiver, nous avons imaginé créer un cycle de vie au sein de l'exposition. Cependant, dans l'agriculture



biologique, la technique hors-sol (*indoor*) n'est pas autorisée. Après cette expérience, j'ai compris pourquoi. Les matières organiques, les terreaux bio et les plantes sont trop « vivantes » pour se développer dans un enclos artificiel sans qu'elles ne soient envahies par les nuisibles, les pucerons, les moucheron et les araignées. La macération de l'ail n'était pas suffisante pour sauver la situation. Nous avons donc dû sortir les piments sur le balcon et réaménager l'espace vide en intérieur avec de la renouée du Japon.

À la suite de ces expériences, j'ai eu envie d'en apprendre davantage sur la culture alimentaire y compris les parties concernant une gestion plus technique. Débuter une formation de maraichage n'était pas forcément lié à l'idée de faire l'art, mais plutôt généré par la volonté de mieux comprendre comment fonctionnait l'agriculture et d'envisager une éventuelle reconversion. Il y a cependant beaucoup de choses en commun entre ces deux cultures. Il faut beaucoup de passion, d'observation, d'adaptation aux paramètres extérieurs (comme le climat, le contexte social, les problématiques économiques et de subsistances, etc.). Le maraichage est « économiquement »

une activité de misère s'il s'agit d'établir un ratio entre le temps et la pénibilité du travail en comparaison avec le prix de légumes. Sans conviction et amour, cette activité est impossible. Dans ces deux cultures, il peut y avoir des années d'abondance, mais également des années difficiles malgré tous nos efforts. Finalement j'ai décidé de mener mes projets artistiques mêlant mes connaissances acquises par ce détour. Cependant je ne ferai plus de culture hors-sol des légumes ou des vivaces au nom d'un projet artistique. Les graines ont un cycle de vie annuel très marqué et leur inscription dans un écosystème avec d'autres éléments en aller-retour est essentiel. C'est pour cela que j'ai commencé à faire des projets artistiques avec les plantes « dehors », dans l'espace public. Les œuvres installées en extérieur, et employant au maximum des matériaux écologiques (bois non traité, peinture de farine pigmentée, huile de lin, etc.) nécessitent beaucoup de travail d'entretien et d'adaptation. Elles évoluent aussi au fur et à mesure du temps. Mais l'œuvre ainsi peut vivre, son dessin n'est que le début et ensuite il faut la cultiver au sens large, la faire vivre pour qu'elle perdure et se conserve.

AL : Tes projets artistiques relèvent souvent de l'expérience. Composés de situations collectives, ils génèrent de nouveaux espaces de rencontres et de faire ensemble. À quel moment as-tu choisi que ta pratique artistique prendrait cette dimension collective ? Que t'apporte le temps long (comme ta résidence actuelle avec Juste Ici à Besançon) et le dialogue avec les usager-e-s des territoires où tu intervies ?

JHL : Les propositions que j'imagine dépassent souvent l'échelle d'un objet et traitent plutôt de la question du lieu. Ainsi, comme il s'agit de la création d'un lieu ou d'un monument vivant, le volume des projets devient plus important. Et l'implication des participant-e-s est presque indispensable pour les réaliser. La sculpture aromatique & compost *Maman la plus belle*¹ mesure environ 5 mètres de diamètre et de hauteur. Quand on réalise de la peinture artisanale sur toute sa surface composée de palettes et de poteaux non-traités, il nous faut une mobilisation des partenaires comme Atelier Julienne Javel et/ou des participant-e-s/habitant-e-s pour y parvenir. Ces situations sont



JU HYUN LEE, *LES ÂMES BLEUES DE L'EAU DE VIE*, FILM, 2020.

surtout l'occasion de sensibiliser le public aux techniques écologiques ainsi qu'au projet artistique multi-dimensionnel. Pour fertiliser les plantes aromatiques de la sculpture, j'ai conçu des composteurs à l'intérieur de la structure en spirale. Depuis plus d'un an, je propose un atelier culinaire par mois avec le groupe de dames appelé COMPOST. Pour ce projet, installé dans un quartier de la politique de la ville de Besançon, le partage des connaissances en lien avec les matières vivantes et la dimension active sont plus importants que les formes « plastiques ».

Cette sculpture est cependant reconnue dans le quartier, elle est devenue un monument vivant comme je le voulais. Les habitant-e-s m'appellent à la fois « artiste » et « jardinière » et ils me disent souvent, « c'est beau ce que vous faites ». Je me balade dans les rues bétonnées avec une fourche (pour tourner le compost) et une brouette remplie de matériel. Je me déplace d'espace vert en espace vert où je récupère des trucs (racines de pissenlits, fruits d'aubépine, fleurs de tilleul, mauvaises herbes, etc).

¹mamanlaplusbelle.fr

On me signale s'il y a un problème au récupérateur d'eau ou s'il faut que j'aille jeter un œil là où les gamin-e-s font un peu des bêtises. C'est un dialogue quotidien qui ne peut pas exister si l'œuvre est à l'intérieur, dans l'espace privé. J'ai lancé une nouvelle aventure dans un autre quartier de la politique de la ville de Besançon à partir d'une tortue en terre de seize mètres. Entre collines et axes routiers, le quartier Clairs-Soleils a échoué dans le développement de véritables espaces publics pour les habitant-e-s. Créer un lieu que les gens s'approprient naturellement et quotidiennement est un grand challenge dans ce quartier. Aussi, j'ai imaginé cette tortue géante, symbole de la « terre-mère » dans beaucoup de cultures. On a également construit un four artisanal à céramique pour la cuisson des objets que l'on fabrique avec les habitant-e-s. On allume le feu tous les trois mois, raison pour laquelle le projet se nomme *Bibiche on Fire*. Le corps du projet repose sur le lien avec la terre, sous toutes ses formes, de la terre cuite à 1000°C pour la carapace à la terre crue et séchée au soleil pour les pattes en passant par la matière première des plantations (dix tonnes) de glycine et de lavande. Une fois que la terre séchée, le



corps de la tortue est entièrement disponible pour s'asseoir dessus. Les hauteurs de pattes, queue, bords de carapace est de 40cm, soient celles d'un banc. Ce type de projet prend beaucoup de temps afin de le construire (avec quelques chantiers participatifs) mais aussi de convaincre les gens. Je serai heureuse le jour où quand je passerai à côté par hasard, je verrai plein de personnes assises dans et sur cette tortue, sous les glycines fleuries, entourées des lavandes qui parfumeront ce paysage rouge de la terre cuite, mélangé aux couleurs pigmentées du sable, au violet des fleurs et au vert des feuilles.

AL : La question du jardin et de la présence du végétal dans l'espace public aujourd'hui est au cœur de plusieurs démarches contemporaines. Elle passe notamment par la (re)découverte du travail de Gilles Clément² qu'il s'agisse de ses pratiques théoriques, paysagistes, jardinières ou plastiques (notamment en association avec des artistes tels que Coloco lors de la Manifesta 12 à Palerme en 2018). En parallèle le Festival International des Jardins

à Chaumont-sur-Loire revendique une approche artistique du travail des paysagistes. Lorsque tu évoques le projet *Bibiche on fire* qui a pour impulsion de générer un espace public, de le paysager, de le végétaliser et de l'activer, comment situes-tu ta pratique au regard de ces développements ?

JHL : Les projets qu'on a réalisés avec les *Juste Ici* à Besançon ont obtenu pas mal de soutien technique de la Ville et de l'espace de biodiversités. Nous avons beaucoup de points communs mais ce qui m'intéresse plus particulièrement, c'est de créer un symbole fort, au-delà d'un lieu public aménagé ou d'une décoration végétale. Mes projets peuvent être complémentaires à ces autres démarches avec leur dimension culturelle et participative. En ce moment, je réfléchis à créer des formes contemporaines pour les plantes, des sculptures fonctionnelles qui aident à réduire l'impact négatif du climat de plus en plus instable (sécheresse, gèle précoce, etc.). Quand on est jardinière, on est toujours débordée par les besoins immédiats des plantes. Je pense que

ma place est de concevoir de belles choses à la fois pratiques et symboliques, de tailles différentes afin que tout le monde puisse devenir à terme un-e jardinière sur la Planète – et même celles et ceux qui ne peuvent qu'avoir un petit pot sur leur balcon ou rebord de fenêtre. Sans mettre la main dans la terre et cultiver des plantes, il est impossible d'avoir la même compréhension de l'écologie.

2-Né en 1943, Gilles Clément est un jardinier, paysagiste, botaniste, entomologiste, biologiste et écrivain français. Il est l'auteur de plusieurs concepts qui ont profondément marqué et inspiré les acteur-ice-s du paysage, mais également les artistes, les philosophes et les militant-e-s écologiques. Parmi eux, le « jardin en mouvement » qui considère qu'il est nécessaire de « faire le plus possible avec, le moins possible contre » ; le « jardin planétaire » partant du principe que nous vivons sur une planète qui se constitue comme « une sorte de jardin sans mur mais néanmoins fini [...] occupé par des jardiniers plus ou moins bons et responsables (l'humanité) » ; ou encore le « Tiers paysage » qui désigne les jardins devenus naturels, « ces délaissés où la flore et la faune s'organisent selon des lois qui ne sont ni celles du jardinier, ni celles de l'agriculteur, du sylviculteur ou du paysagiste traditionnel ». Ces concepts découlent de son observation méticuleuse du paysage naturel qui n'est jamais figé, et où les espèces et les gènes circulent, voire « se brassent ». Gilles Clément est notamment cité régulièrement par les artistes contemporain-e-s pour son appréciation des « herbes folles » ou « plantes spontanées » qu'il considère avec bienveillance et comme l'expression de la résistance végétale fertile notamment en milieu urbain.

HORS-LES-MURS

Trois p'tits tours et puis reviennent

Aurore-Caroline Marty, Cécile Meynier,
David Posth-Kohler, Chloé Serre,
Louise Siffert, Sarah Tritz

Du 28 janvier au 21 mai 2023 au centre d'art
la Villa du Parc à Annemasse

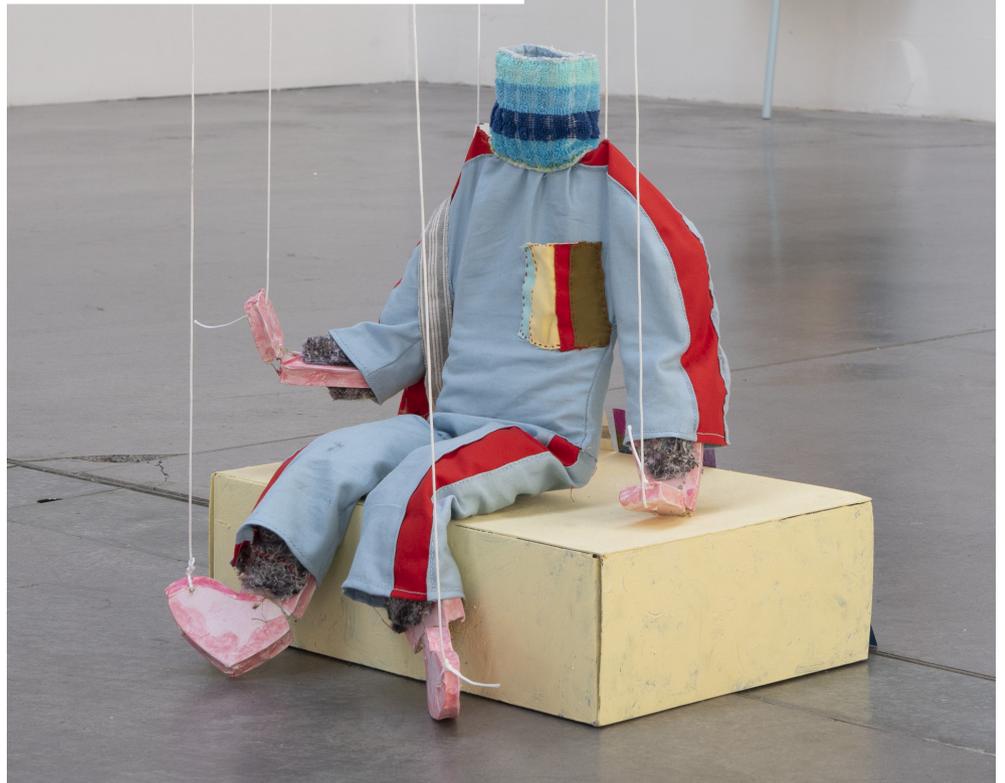
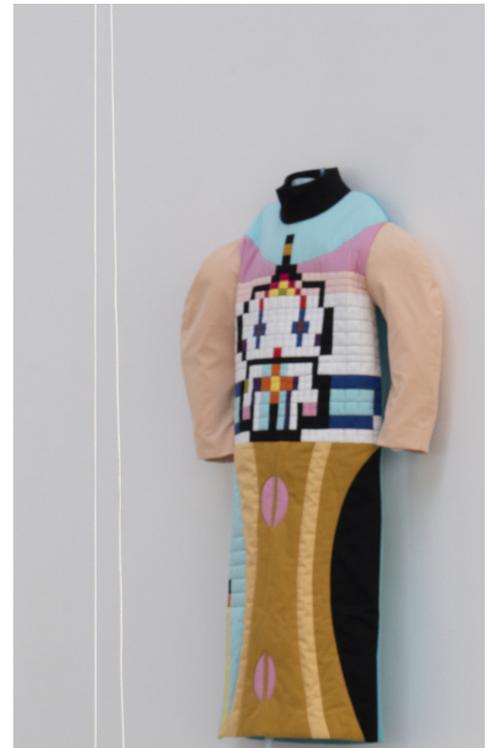
À la fin du mois de janvier 2023, l'exposition
Trois p'tits tours et puis s'en vont présentée au
19, Crac du 16 septembre 2022 au 15 janvier
2023, jouera son deuxième acte !

Rassemblant les sculptures, films et instal-
lations de cinq artistes français·e·s réuni·e·s
à l'automne dans le vaste espace industriel
du 19, Crac à Montbéliard, l'exposition *Trois
p'tits tours et puis s'en vont* change de décor et
s'implante jusqu'au printemps dans le cocon
domestique de la Villa du Parc. L'occasion
y est offerte de relancer des activations

d'installation et quelques nouvelles produc-
tions, de rejouer la scène de leur rencontre, et
de redéployer le joyeux chahut d'accessoires,
costumes et marionnettes qui peuplent *Trois
p'tits tours et puis reviennent*.

Garance Chabert,
directrice de la Villa du Parc

Trois p'tits tours et puis s'en vont est une exposition
conçue par Anne Giffon-Selle pour le centre régional d'art
contemporain le 19 à Montbéliard. *Trois p'tits tours et puis
reviennent* est une adaptation de Garance Chabert pour
le centre d'art contemporain la Villa du Parc à Annemasse
(Parc Montessuit, 12 Rue de Genève, 74100 Annemasse).



RÉSIDENCES

Tous les ans, de janvier à juin, les résidences d'artistes génèrent des situations de création et de rencontres inédites, tout en contribuant à renforcer ou construire les relations entre le 19, Crac et les divers territoires l'environnant. En 2023, trois résidences artistiques débute l'année afin de créer des liens avec les publics adolescents dans différents lycées (de Montbéliard aux Fontenelles en passant par Valdoie) ainsi que des publics adultes (à Béthoncourt, Belfort ou encore Besançon). Les résidences sont des invitations formulées par les artistes à celles et ceux qui résident dans les lieux. Elles constituent un format d'apprentissage mutuel. Pour chaque partie, il s'agit d'accepter de bousculer ses méthodes et d'accueillir les possibles issus de l'altérité. Elles sont pensées comme des espaces hospitaliers qui nécessitent temps et investissement pour voir émerger à la fois des œuvres, mais également des situations communes qui perdureront au-delà. Pour chacun-e, « faire art ensemble » permet d'observer, de questionner puis de transformer le quotidien, de décaler le regard et les manières d'agir !

RÉSIDENCE NOMADE #1
ET ŒUVRE *IN SITU***Ju Hyun Lee**

Dans la continuité de son exposition Pas de cerise sans noyau au 19, Crac, Ju Hyun Lee est conviée à co-construire deux projets artistiques Hors-les-Murs en collaboration avec les partenaires du centre d'art : Sésame Autisme Franche-Comté et l'École d'art de Belfort.

À compter du mois de mars 2023, Ju Hyun Lee débutera la résidence nomade *Bouts de chou* dans l'atelier-conteneur du 19 installé à la Maison de Sésame de Béthoncourt dans le cadre du dispositif Culture Santé soutenu par la DRAC et l'ARS Bourgogne-Franche-Comté. Les ateliers proposés par l'artiste permettront aux résident-e-s de découvrir les multiples façons de cohabiter avec les plantes (comestibles ou non, sauvages ou domestiques) du jardin-potager et du parc de leur lieu de vie, mais également de se les approprier. En lien avec son exposition au 19, Crac, l'artiste envisage de poursuivre son



investigation de la couleur bleue au-delà de celle produite par les cerises. Elle proposera ainsi aux résident-e-s d'explorer les possibles du chou rouge fermenté afin de créer des goûts, des motifs, des couleurs et des mouvements. Les ateliers donneront lieu à une œuvre collective et évolutive.

Restitution de la résidence le samedi 17 juin 2023 à 14h à la Maison de Sésame de Bethncourt (99 rue de Champ Vallon, 25200 Bethoncourt).

Le projet Bouts de chou s'inscrit en écho avec les résidences au long cours de Ju Hyun Lee dans les quartiers Planoise et Clairs-Soleils de Besançon auprès de Juste Ici.

En lien étroit avec l'exposition *Pas de cerise sans noyau*, Ju Hyun Lee est conviée au mois d'avril 2023 à réaliser une œuvre *in situ* pérenne, *Robe pour plantes (ombrage #1)* et une conférence tous publics, *Matières et vivants dans l'art contemporain*, à l'École d'art de Belfort. S'inspirant d'une robe de 1977 du couturier Paco Rabanne en substituant des

noyaux de cerises aux perles et petits cubes de bois initiaux, elle envisage de réaliser un habillage anti-sécheresse, pour les plantes des Jardins Suspendus de l'École. La structure porteuse en pin de cet ombrage sera recouverte de la même peinture à base de farine pigmentée employée pour ses sculptures au 19, Crac.

Le vernissage de *Robe pour plantes (ombrage #1)* aura lieu le mercredi 5 avril 2023 à 18h30 Précédé par la conférence d'artiste : *Matières et vivants dans l'art contemporain* à 17h30. À l'École d'art de Belfort (2 avenue de l'Espérance, 90000 Belfort).

Robe pour plantes (ombrage #1) est une production de l'École d'art de Belfort en collaboration avec le 19, Crac de Montbéliard.

RÉSIDENCE #1

Alexandre Caretti

RÉSIDENCE ARTISTES PLASTICIENS AU LYCÉE
CFA VALDOIE, VALDOIE
LEAP SAINT-JOSEPH, LES FONTENELLES

Diplômé en 2020 de la Haute école des Arts du Rhin de Strasbourg, Alexandre Caretti est un habitué du 19, Crac puisqu'il y a fut commissaire de l'exposition *Fiasco Chéri* la même année avec ses acolytes du groupe pédagogique No Name. Le « chez soi » et l'énergie collective sont d'ailleurs deux facteurs essentiels de son travail artistique qu'il considère comme une traduction de ses affects, de ses souvenirs et de ses intuitions. Ainsi, les propositions artistiques d'Alexandre Caretti naviguent entre l'intime et le public. Elles explorent les stéréotypes de genre, la pression de l'image sociale et des normes invisibles. Elles vont puiser dans l'imagerie science-fictionnelle rétro, la pop culture ou le folklore. Elles semblent toutes traversées par divers fantômes, plus ou moins familiers.

Lors de sa résidence *Artistes plasticiens au lycée*, l'artiste Alexandre Caretti utilisera le jeu comme un espace d'expérimentation et de co-construction. Afin de « vivre les idées », il invitera durant une semaine entière les élèves et enseignant-e-s dans une aventure collective qui leur proposera d'imaginer et de construire au sein de leur lycée un lieu de vie collectif idéal (bowling, cinéma, piste de voiture de course, jardin...). Ce projet constitue une matrice afin de co-produire des œuvres, du mobilier, une scénographie et même des protocoles d'usages tout en les détournant. À l'issue de la semaine, cet espace immersif sera ouvert au public qui pourra l'expérimenter. L'artiste portera notamment une attention particulière aux erreurs et aux maladroresses car, finalement, « les mobiliers ratés peuvent très facilement devenir des sculptures réussies ».

Artistes Plasticiens au Lycée est un dispositif de la Région Bourgogne-Franche-Comté et de la DRAC Bourgogne-Franche-Comté.



RÉSIDENCE #2

Aurore-Caroline Marty

RÉSIDENCE EXCELLENCE DES MÉTIERS D'ART
LYCÉE DES HUISSELETS, MONTBÉLIARD

Chaque objet collectionné par Aurore-Caroline Marty est susceptible d'être un jour mis en scène, aussi bien dans son environnement domestique, son atelier que dans ses expositions. Dans une tentative quelque peu ironique de réenchanter le quotidien, l'artiste donne des atours esthétiques à des éléments issus de la culture populaire (séries TV désuètes, contes, dessins animés, objets religieux sulpiciens) considérés par d'autres comme clinquants ou kitsch. Elle tire parti de tout ce qui brille et peut susciter un sentiment de ravissement immédiat. Ce pouvoir est cependant volontairement contredit par l'emploi de matériaux pauvres qui en révèlent l'artifice, la dimension « en toc », et nous montre, aussi, l'envers du décor de cet univers de paillettes. Le raffinement des œuvres réside dans l'emploi de pratiques artisanales délicates (la taille

de pierre, le vitrail, la céramique, la broderie de perles, etc) qui convoque une autre facette de la culture populaire, en opposition avec la culture de masse : celle de l'apprentissage minutieux, du partage de savoir et du goût de la transmission d'une culture savante digérée et appropriée.

« Actuellement je mène des recherches autour du costume pour les personnages de ma mythologie. J'envisage cette résidence comme la suite logique d'une voie entamée récemment avec l'élaboration de coiffes et masques réalisés au Bénin lors d'une résidence de recherche. [...] Cette expérience a aussi élargi mon champ de recherche sur les aspects et symboles des coiffes des divinités lors des cérémonies vaudou. Ainsi la résidence me permettrait de lier mes recherches en cours autour du costume, de la performance et de la représentation, avec les savoirs et les techniques enseignées au lycée. »

La section BTS Mode du lycée des Huisselets de Montbéliard bénéficie du label *Excellence Métiers d'Art* délivré par l'Académie de Besançon et la DRAC Bourgogne-Franche-Comté. Ce label vise à distinguer une offre de formation de qualité dans le domaine des métiers d'art. La résidence est soutenue par la DRAC BFC.



ÉVÈNEMENT

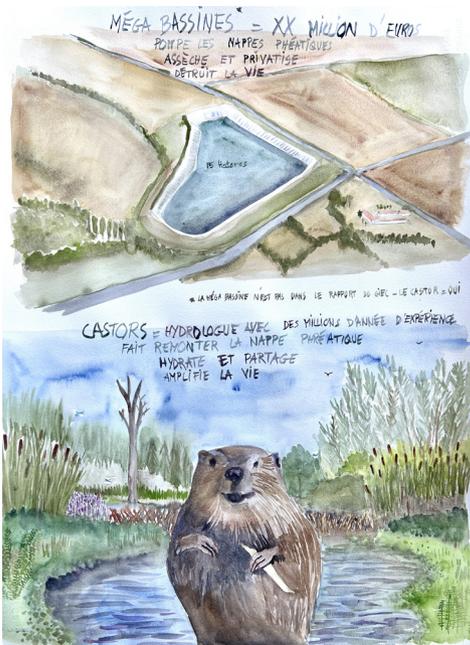
Amplifier la vie

Journée d'ateliers et de rencontres
autour du vivant.

- Samedi 25 mars de 10h à 19h30 -

Rencontres et ateliers avec des producteur·ice·s, agriculteur·ice·s, militant·e·s, chercheur·euse·s, artistes, autour de l'écosystème de nos territoires bouleversés par l'action humaine et des liens au vivant qui les parcourent. Un croisement d'expériences poétiques, vertueuses, scientifiques ou intuitives qui fait appel à l'intelligence collective pour produire le changement.

À expérimenter seul·e, entre ami·e·s ou en famille !



S. HUSKY, LE FUTUR SERA MEGABASSINE OU CASTOR, 2022.

AU PROGRAMME

À BROGNARD

(Réserve naturelle de la Savoureuse)

De 10h à 12h : **1, 2, 3 Nature**

Marche sur les traces du castor organisée
par Pays d'Agglomération de Montbéliard.

Inscription obligatoire auprès de l'Office du
Tourisme au 03 81 94 45 60.

AU 19, CRAC À MONTBÉLIARD

De 14h30 à 15h : **conférence** tous publics
d'Aurélien Taillard, médiateur au Pavillon des
Sciences de Montbéliard à propos du Castor
d'Europe.

À partir de 15h : **ateliers** pour toutes et tous.
— Mini atelier culinaire autour de la cerise et
du Kirsch par Christine Raiffaud, spécialiste
du génie alimentaire, et Ju Hyun Lee.

— Atelier de broderies en autonomie autour
des œuvres de Suzanne Husky et de son logo
« Amplifier la vie ».

De 16h à 17h : **projection** du film *Pas de cerise
sans noyau* de Ju Hyun Lee et Sol Archer,
artiste et réalisateur britannique, en sa
présence.

À 17h : **dégustation** de produits issus de la
culture de la cerise à Fougerolles proposé par
Ju Hyun Lee en conversation avec Christine
Raiffaud.

De 18h à 19h30 : **conversation** entre Suzanne
Husky et Adeline Lépine suivi de la **projection**
en avant-première de la suite de l'œuvre vidéo
Patti and Dew, 2022 présentée dans l'exposi-
tion *La Parole du Bièvre*.

Entrée libre

AUTOUR DES EXPOSITIONS

TOUT PUBLIC } Visites accompagnées de l'exposition.

Le premier dimanche du mois, gratuit.
— 5 mars et 2 avril à 15h30.

MAIS AUSSI ! Groupes d'ami-e-s, associations, CE, le 19 vous propose des visites commentées sur mesure. Un moment privilégié de découverte de l'art contemporain et d'un lieu du patrimoine industriel de la région.
— Gratuit, sur réservation au 03 81 94 13 47 ou mediation@le19crac.com.

RENDEZ-VOUS } NOUVEAU - Rejoignez le 19 Club et participez à un déjeuner avec les artistes de l'exposition.

Rencontrez les artistes Suzanne Husky et Ju Hyun Lee et découvrez leurs expositions en avant-première lors d'une pause déjeuner. Un format inédit pour un moment de partage réservé aux professionnel-le-s et aux membres du 19 Club.

- Repas partagé tiré du sac, boissons et desserts offerts.
- Adhésion au 19 Club 15 €/an avec de nombreux avantages toute l'année.
- Jeudi 16 février de 12h30 à 13h30.

À la recherche du castor. Promenez-vous sur les rives de l'Allan avec Sébastien Courbet et Walter Berthinier de l'Office Nationale de la Biodiversité ou avec Maxence Belle de France Nature Environnement BFC, à la recherche des indices de la présence du castor sur nos rivières. À la suite, partagez votre expérience au cœur de l'exposition *La Parabole du Bièvre* de Suzanne Husky.

Départ du 19, Crac, prévoir des chaussures et des vêtements adaptés aux conditions extérieures.

- Gratuit, sur réservation au 03 81 94 43 58 ou mediation@le19crac.com.
- Samedi 4 mars à 10h avec l'Office Nationale de la Biodiversité. Départ du parking de l'Espace naturel sensible de l'Allan, allée Henri Hugoniot à Brognard.
- Samedi 15 avril à 10h30 avec France Nature Environnement BFC. Départ du 19, Crac.

Concert du conservatoire du Pays de Montbéliard - Du folklore à la création.

Ce concert vous propose de découvrir des œuvres en solo, duo et trio à cordes du compositeur Sofiane Messabih qui, au gré des notes, agrémentera la soirée musicale de quelques commentaires. Au programme : les œuvres de Sofiane Messabih, Béla Bartok ou encore Zoltan Kodaly.
Avec Célia Ballester, violon ; Caroline Lamboley, violon et alto ; Sébastien Robert, violoncelle.
— Mercredi 8 mars à 20h, entrée libre.

SCOLAIRES ET PÉRISCOLAIRES }

Des visites et ateliers adaptés au niveau des élèves et à vos projets pédagogiques, au plus proche des œuvres d'art.

- Visites et ateliers gratuits sur réservation au 03 81 94 13 47 ou mediation@le19crac.com.
- Dès l'ouverture de l'exposition, retrouvez un dossier pédagogique complet pour préparer votre visite sur www.le19crac.com.

ADOS } NOUVEAU - P O V : Donne

ton point de vue ! Tu sais pitcher une anecdote en 3 minutes et connais par cœur les répliques de tes films préférés ? Tu passes ton temps devant des vidéos, à la recherche de contenus inédits ? C'est le moment de découvrir l'atelier POV du 19, Crac. Découvre 1 vidéo d'artiste spécialement sélectionnée pour toi et fais-en la critique aiguisée autour d'un chocolat chaud.

- Atelier de critique cinématographique pour les +15 ans, gratuit.
- Mercredis 22 mars et 26 avril, 14h30-16h30.

JEUNE PUBLIC }

Stage vacances - Petites pattes.

Comme les artistes Suzanne Husky et Ju Hyun Lee qui observent le vivant pour créer des œuvres, arpentons ensemble les parcs et les jardins de Montbéliard pour y glaner des trésors. Ils nous permettront de dessiner, modeler puis présenter les traces de nos découvertes. Un goûter-vernissage sera organisé le dernier jour.

- Atelier arts plastiques pour les 7-12 ans, 30€, sur réservation.*
- Vacances de printemps, du 18 au 21 avril de 14h à 17h.

Visite en famille. Un temps de visite et de pratique artistique pour découvrir l'exposition en famille. Partager un moment complice et créatif entre parents et enfants au 19, Crac !
— Gratuit, sur réservation.*
— Samedi 15 avril, de 15h30 à 17h30.

↑ Réservation* 03 81 94 13 47 ou mediation@le19crac.com

- Tarif : 7€ par atelier, 30€ par stage. Tarifs dégressifs pour les frères et sœurs.
- Tribu du 19 : forfait annuel de 50€ pour toutes les activités enfants du 19.
- Ateliers ouverts à partir de deux inscrits minimum.

NOUVEAU - Le 19, ami des tout petits. Pour les moins de 7 ans, demandez nos outils de médiation à l'accueil lors de votre visite !

CONTRIBUEZ À LA PROCHAINE EXPO DU 19 !

La ville en jeux, workshop avec The Outsiders.

À mi-chemin entre la promenade urbaine et l'atelier, un "workshop" est un moyen d'explorer les espaces urbains des villes, de les comprendre et d'en discuter. Pour préparer sa future exposition au 19, Crac, le collectif néerlandais The Outsiders fait appel aux habitant-e-s de Montbéliard ! Ce temps d'atelier à vivre seul-e, entre ami-e-s ou en famille a pour objectifs l'exploration d'une aire de jeux, d'un jardin et d'un marché de la commune guidé par des ambassadeur.ice.s Montbéliardais.e.s. Les participant-e-s seront ensuite convié-e-s à faire part de leurs idées et regards lors d'un atelier collectif afin de tenter de faire entrer la Ville dans le centre d'art.

- Mercredi 1^{er} mars, workshop de 10h à 12h et atelier de 13h à 14h.
- Gratuit, sur réservation au 03 81 94 43 58 ou mediation@le19crac.com.

Départ du 19, Crac, prévoir des chaussures et vêtements adaptés à la météo. L'après-midi : espace et activités pour les enfants prévus afin de permettre aux adultes d'exprimer toute leur créativité également !

Déjeuner tiré du sac, fromage et desserts offerts.

Le 19, CRAC

Centre régional
d'art contemporain de Montbéliard

Les artistes et le 19, Crac remercient le CAP de Saint-Fons et le programme Veduta de la Biennale d'art contemporain de Lyon, la Médiathèque de Montbéliard, le Musée du château des Ducs de Wurtemberg, France Nature Environnement Bourgogne-Franche-Comté, l'Office Nationale de la Biodiversité, le Parc naturel régional des Ballons des Vosges, le Pavillon des Sciences, l'Atelier PRI TOCO, la Ressourcerie 90, les Grandes Distilleries Peureux et l'ensemble de ses partenaires pour ces expositions.

1^{er} de couverture : Ju Hyun Lee, projet *Crystal Kirsch*, 2020-2022.
4^e de couv. : Suzanne Husky, *Le son d'une nouvelle cascade*, film, 32 min, 2022.



Centre d'art contemporain d'intérêt national. Dépôt légal : 1^{er} trimestre 2023. Issn : 1957-0856

Le 19, Centre régional d'art contemporain
19 avenue des Alliés, 25200 Montbéliard
Tél. 03 81 94 43 58 — www.le19crac.com

Mardi-samedi : 14h-18h,
dimanche : 15h-18h.
Fermé lundi et jours fériés.



RÉGION
BOURGOGNE
FRANCHE
COMTÉ

PRÉFET
DE LA RÉGION
BOURGOGNE-
FRANCHE-COMTÉ



LA BIENNALE
DE LYON
ART

VEDUTA
LES HABITANTS
D'ART & VILLES